



La fausse solitude de M^r Diem

PAR MERRY BROMBERGER

DANS les rues de Saïgon, l'agent de police vietnamien qui verbalise, coiffé d'un casque colonial devenu, après l'abandon des Blancs, le symbole de l'émancipation, s'interrompt : « On pourrait peut-être s'arranger? » propose-t-il. Et la contravention est négociée de la main à la main, à moitié prix.

Impossible sans pourboire de faire seulement accepter un télégramme au guichet de la poste. Ces temps derniers, le courrier lui-même n'arrivait plus car, à peine mis à la boîte, les facteurs décollaient les timbres pour les revendre. Les malades se battent pour entrer dans les derniers hôpitaux français; dans ceux du nouveau régime, les infirmiers font des injections d'eau sucrée ou d'eau laiteuse et écoulent au marché noir les antibiotiques. Le régime du mandarin, fléau de l'Asie traditionnelle, où chaque geste officiel,

Depuis 30 ans, Diem était inscrit dans le destin de l'Indochine.

chaque signature, chaque démarche se paient, est rétabli au Sud-Vietnam.

Voulez-vous fumer une pipe d'opium? La Chinoise de la fumerie clandestine s'excuse. Il fallait la prévenir avant cinq heures car la drogue interdite s'achète au commissariat de police et le commissaire s'en va de bonne heure. Chaque jour des feuilles confidentielles, mystérieusement glissées dans les boîtes aux lettres, détaillent un nouveau scandale : le trafic des couvertures achetées pour les réfugiés catholiques du Nord, le trafic des buffles qui leur étaient promis, une commande d'Etat de 500 millions de médicaments pas-

sée à Paris et facturée le double, le nouveau trafic des piastres...

La piastre est rattachée maintenant à la zone dollar, mais tout le monde veut des francs. Les sociétés françaises, pour payer leurs dividendes à Paris, pour faire venir matières premières et machines; leurs employés pour nourrir leurs familles restées dans la métropole. Et ceux qui s'en vont, ayant vendu commerces, maison, plantation, n'ont pas le droit d'emporter des piastres. Or, depuis 16 mois, il est pratiquement impossible d'obtenir une autorisation de change sur Paris, car la piastre, cotée officiellement dix francs, en vaut juste la moitié. Avec un transfert on double son capital.

Une société française qui avait besoin d'une autorisation officielle pour 9 millions, a obtenu récemment, grâce à l'entremise d'une dame amie du pouvoir, un transfert de 14 millions, et les 5 millions supplémentaires ont été payés à la dame en France. Les rares transferts sont surtout consentis aux profiteurs du régime. Le montant des avoirs vietnamiens en France, prétend un banquier, approche 300 milliards. Si une insurrection éclatait, un exode tout préparé trouverait refuge en France : appartements à Neuilly, propriétés sur la Côte d'Azur, herbages en Normandie...

Pour le voyageur qui pénètre dans Saïgon par bateau, le contraste entre l'excès de misère de la population et le luxe encore jamais vu d'une minorité de privilégiés est hallucinant. Les réfugiés — 1 200 000 depuis le début de

la guerre — qui ne trouvent plus à camper sur les avenues, nichent sur les quais au ras de l'eau, sur des planches ficelées aux piliers. Un mètre au-dessus de leurs têtes, se croisent robes de soie annamites et complets blancs, Cadillacs et Chryslers. Devant la terrasse de somptueux restaurants de plein air évoluent les virtuoses jaunes du ski nautique, et la vague qu'ils soulèvent vient inonder les planches où grouillent comme des rats femmes et enfants. Les dollars de la reconstruction, de l'aide aux réfugiés, de la nouvelle armée — les 3/4 du budget de Diem sont payés par les Etats-Unis — se transforment automatiquement en chevaux-vapeurs. Les petits fonctionnaires ont des scooters neufs, les boys des résidences américaines des vélomoteurs étincelants, et les 4 CV des petits mandarins se mêlent aux cabriolets lilas importés des Etats-Unis.



Pourtant, au-dessus de cette pyramide de concussions, de scandales, de trafics, qui symbolise le nouveau régime, unanimement condamné par les Vietnamiens et les Américains autant que par les Français, un seul personnage échappe à toute accusation et, paradoxalement, se dresse comme la statue même de l'incorruptibilité. C'est Diem, le dictateur en complet blanc.

Cloîtré dans son palais, travaillant 18 heures par jour entre une

image de la Vierge, les pensées de Gandhi et un crachoir de porcelaine peinte, il accomplit un travail surhumain pour maintenir debout un Etat artificiel et faire régner un semblant d'ordre dans un lambeau de l'ancien empire français d'Extrême-Orient. Couché à deux heures du matin, il se réveille à trois heures pour examiner lui-même les marchés de la Défense Nationale. Pendant quelques semaines, il fait venir tous les passeports pour accorder ou refuser lui-même tous les visas.

Il ne peut compter sur personne, ses collaborateurs les plus immédiats faisant preuve d'un infantilisme extraordinaire.

— Nous allons vous céder l'hôpital Grall, le plus beau du sud-est asiatique, annonçaient les Français au ministre de la Santé.

— Bon, prévenez-moi huit jours d'avance! répondit le ministre.

— Et où prendrez-vous les médecins? tonna Diem. Vous allez déguiser les infirmiers en spécialistes?

Dans le Nord-Vietnam, des milliers de chefs de travaux chinois, d'ingénieurs soviétiques et tchèques, de médecins est-allemands et bulgares, de radiologues polonais sont venus au secours d'Ho-Chi-Minh et de Giap. Le nouvel express Pékin-Hanoï a été lancé sur une voie reconstruite en priorité pour amener spécialistes et techniciens étrangers. Au Sud-Vietnam, au contraire, une seule idée fixe : l'expulsion des Français. Un moment, on souhaitait même leur massacre, dont on eût pu se vanter comme d'un second Dien-Bien-

Phu. Il fallut que le général Jacquot, dernier chef du corps expéditionnaire, fit venir à Saïgon un porte-avion pour décourager les fanatiques.

Il y a quelques semaines, dans le grand palais de Saïgon, à la lueur des bougies, le gouvernement Diem délibérait anxieusement. En vertu des accords de Genève, des élections doivent avoir lieu le 26 juillet prochain dans les deux Vietnams, pour faire l'unité, l'unité Diem ou l'unité Ho-Chi-Minh. Ces élections, Diem ne veut pas, ne peut pas les faire. Il tient les villes, les routes principales, mais, la nuit, la rizière appartient toujours au Vietminh, et il ne peut empêcher la contrebande du riz vers le Nord affamé. Donc, si le 26 juillet les Français garants de la trêve ne sont plus là, Giap est en droit de remettre ses divisions en marche. Plus facilement, l'insurrection vietminh peut éclater, défiant même une riposte atomique des Américains.

Pourtant, aux bougies, le conseil gouvernemental choisit l'aventure, car le régime avait davantage besoin d'assurer sa popularité par l'anticolonialisme que de conserver une garantie juridique internationale. Diem est le plus solitaire des dictateurs, celui qui réunit le maximum d'opposants. Mais son maintien au pouvoir, qui a déconcerté ses protecteurs américains eux-mêmes, est une acrobatie forçant le respect.

— Il n'y a que deux hommes en Indochine, a dit Giap. Ho-Chi-Minh et Diem.

Des parlementaires français en

visite tentaient vainement de lui arracher quelques mots aimables pour notre pays.

— Enfin, vous ne pouvez pas nier l'œuvre des missionnaires, lui dit M. Michelet, espérant trouver le chemin de son cœur.

— Oui, répondit Diem, les missionnaires espagnols et portugais ont apporté l'Évangile au Vietnam!

Diem est en effet imprégné de catholicisme espagnol. Les Ngo Dinh, grande famille de mandarins, furent convertis au XVIII^e siècle par des Castellans. Ngo Dinh Kha, le père de Diem, était mandarin à neuf boutons, à la cour de Hué, portant robe de soie et ongles de 10 centimètres dans des étuis d'or. Il commandait les eunuques du harem impérial. Ses fils allaient être instruits à Paris, passer par Centrale, l'École des Chartes, les Sciences Politiques; seul Diem refusa, par intransigeance patriotique, d'aller étudier chez le conquérant.



Élevé en séminariste, un jour, à 17 ans, il entendit des voix intérieures : Dieu l'envoyait libérer son pays colonialisé. Sorti major de l'école d'administration d'Hanoï, il était chef de province à 28 ans et ministre de l'Intérieur de Bao Daï à 35 ans. Ministre fantoche d'un empereur de convention, il rêvait déjà d'élections alors que Bao Daï devait obtenir la signature d'un adjudant

pour changer les pneus de sa voiture.

— Vous n'êtes qu'une marionnette! lança un jour le ministre révolutionnaire à son souverain.

Il se lie alors avec d'autres réprouvés, Chandra Bose aux Indes, Solkarno en Indonésie, se prend de passion pour Gandhi, fonde un parti nationaliste préconisant la désobéissance civile, la non-violence... Quand on suit la carrière de Diem, on s'aperçoit qu'il était inévitable. On le trouve inscrit depuis 30 ans dans le destin de l'Indochine.

Bao Daï avait voulu en faire son premier ministre. Les Japonais, en 40, lui offrirent le pouvoir. Puis Ho-Chi-Minh, en 45, le tira de prison pour lui donner une place dans son gouvernement. Mais un de ses frères avait été tué par le Vietminh. En 1949, c'est lui qu'on charge d'aller chercher Bao Daï à Hong-Kong. Il doit devenir Président du Conseil, mais il refuse parce qu'on ne lui offre que l'autonomie, pas l'indépendance. Et à la veille de Genève, quand les Français cherchent désespérément un homme pour prendre en main le Sud-Vietnam en pleine anarchie, ils ne trouvent que ce vieil ennemi. Un soir d'été 1954, Diem est tout seul dans le grand palais de Saïgon. La grille du palais est ouverte, le corps de garde s'est enfui. La nuit résonne des rafales échangées entre bandes rivales. Assis devant sa table, le petit homme jaune aux traits bouffis, au crin noir, attend l'assassin.

Contre lui convergent toutes les colères et tous les appétits. Il est

l'ennemi du Vietminh qui tient en secret le pays. Il est l'adversaire de Bao Daï qui l'a nommé, des Français qui l'ont installé. Les pirates Binh-Xuyen qui détiennent la sûreté de Saïgon, les fumeries, les maisons de jeu et de plaisir, lui sont hostiles. Les Hoa-Hao campent dans les rues en quête d'une solde pour leurs troupes et d'un morceau de pouvoir. Contre Diem, encore, les généraux du pape caodaïste, les officiers du corps expéditionnaire exaspérés qui se promènent avec des charges de plastic. L'armée vietnamienne est désemparée. Elle devait prendre le pouvoir et son petit général s'est enfui, renonçant à son complot parce que les Américains lui refusaient leurs dollars. Les Américains eux-mêmes ne croient plus en M. Diem, ce forcené qui ne se laisse ni conseiller ni manœuvrer. C'est un condamné à mort.

Et Diem, toute la nuit, attend l'assassin en face de son crucifix. Enfin, quand le jour commença à poindre, une rafale crépita le long des grilles, mais, tirée de trop loin, elle fit seulement tomber une pluie de vitres. Une auto-mitrailleuse vietnamienne passa et, à tout hasard, lâcha une salve sur les tireurs. Alors le petit homme cessa sa prière. Puisque l'assassin n'avait pas osé monter, il descendit lui-même, et grimpa sur l'auto-mitrailleuse qui cherchait un maître. M. Diem inaugurait son règne de dictateur.

Il sort rarement de son palais, où il occupe deux pièces monastiques, car il sait qu'il est constamment guetté. Une balle, et c'en se-

rait fini du Sud-Vietnam. Il a la foi dévorante d'un inquisiteur. Ses prisons, sa police implacable, ses exécutions, c'est pour le bien du peuple. Deux padres madrilènes lui servent de directeurs de conscience. A son arrivée au pouvoir, il suspendit à sa porte une pancarte : « Interdit aux femmes. » Pas une dactylo dans son palais. Les secrétaires sont de petits policiers en casquette.

Depuis 18 mois, les Américains qui paient chaque souffle du gouvernement du Sud-Vietnam 400 millions de dollars, qui lui fournissent ses experts, ses instructeurs militaires (en sus des nôtres), essaient en vain d'obtenir de Diem qu'il élargisse son cabinet.



Son gouvernement est un conseil de famille. Son conseiller n° 1 est son père, Nhu, sorti de l'Ecole des Chartes, qui lui sert de génie politique. Son antenne d'information est la ravissante Mme Nhu, la seule femme admise au palais, élue député des réfugiés, comme son mari, aux dernières élections. Secrétaire général à la présidence, c'est-à-dire président du Conseil, M. Chao, un vieux Montparno édité par Gallimard, marié à la sœur de Mme Nhu. Ministre de la Défense, M. Dong, époux d'une nièce du président. Gouverneur du Centre-Vietnam, chargé de la surveillance du rideau de bambou sur le 17^e parallèle, M. Can, troisième frère du prési-

dent. Ambassadeur à Washington, M. Thuong, père de Mme Nhu. Ambassadeur à Londres, M. Luyen, quatrième frère du président...

Le miracle est que ce gouvernement dure. Bien plus qu'à sa police, Diem doit de survivre à la virtuosité politique avec laquelle il neutralise ses ennemis en les opposant les uns aux autres.

A défaut d'ordre profond, il a réalisé du moins l'ordre moral. Un soir, d'un trait de plume, il supprima le monopole de l'opium, le jeu, et interdit la prostitution. Dans la nuit, policiers et soldats envahissaient Cholon, le faubourg chinois, Babylone de l'Indochine. Ils cernèrent le « Grand Monde », un casino de planches dix fois grand comme Monte-Carlo, assez riche pour payer 4 millions d'impôts par jour.

— Mais je tiens un débit officiel! protestait Mme Paula qui, sur des nattes crasseuses, comptait la pipe d'opium 750 F aux fumeurs aisés, au lieu de 50 F dans les fumeries officielles.

Sans l'écouter, les envahisseurs ramassaient les pipes incrustées et les brûlaient. Mme Paula tient aujourd'hui une confiserie.

Le *Paradis*, qui abritait 350 houris en longue robe de soie fendue, fut transformé en école de couture et de puériculture pour ses anciennes pensionnaires. De riches Chinois rachetèrent 100 000 F pièce quelques-unes des nouvelles

écolières, mais les autres durent renoncer à la vénalité. Tout homme marié surpris avec une beauté professionnelle est mis en prison et n'est libéré qu'à la demande de sa femme.

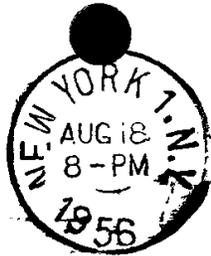
Ce puritanisme ne compense évidemment pas le chaos administratif laissé par le départ subit des administrateurs français. Ceux-ci étaient tyranniques, exclusifs, étrangers. Mais ils connaissaient leur métier. Et ils étaient honnêtes. Aujourd'hui, l'ancien chef de bureau vietnamien — un phénomène — est devenu ministre, le petit rédacteur a été promu directeur, l'appariteur qui savait lire est passé rédacteur. Des lycéens ont pris le pouvoir. Et comme les traitements sont maigres, on trafique avec d'autant plus d'ardeur que, du jour au lendemain, en cas d'insurrection, le Vietminh peut prendre le contrôle du pays...

— Je ne donne pas longtemps avant que les Français soient regrettés! disait récemment un expert américain objectif.

La popularité soudaine qui entoure au Sud-Vietnam les professeurs et les médecins français, les conférenciers venus de Paris, nos compatriotes nouveaux-venus que Diem charge de missions avec pleins pouvoirs, nos industriels appelés à ouvrir de nouvelles usines, est là pour le prouver. Tout n'est pas perdu pour la France au Sud-Vietnam.

géographie

— Nous vivons une drôle d'époque, a dit Jean Cocteau. Aujourd'hui, quand quelqu'un parle de Sofia, tout le monde pense immédiatement Loren!



Mr. Allen Dulles
2430 "E" Street, N. W.
Washington 25, D. C.
USA

PERSONAL

PAR AVION
VIA AIR MAIL

